Td : Algérianisme /exotisme

Texte1 : Une fête arabe

 On nous vient chercher. Le déjeuner nous attend. Il est ce que sont sous les tentes les repas indigènes offerts aux Européens.
    L'excellent mouton rôti en plein air, cadavre rissolé dont la peau se soulève en écailles dorées par le feu, apparaît porté par quatre Arabes sur un immense plat de bois. Son entrée sous les bords relevés de la tente et sous le soleil qui l'illumine surprend toujours comme l'apparition d'un supplicié du Moyen Age.
    On ne le découpe jamais, on le mange avec les mains. L'hôte soulève, sur les côtés de la colonne dorsale, de longs filets entre son pouce et son index et les présente aux dames gravement. Elles doivent les prendre en souriant, entre deux doigts aussi, et les manger.
    Cette politesse une fois faite et reçue les invités arrachent d'abord eux-mêmes les belles croûtes de peau vernies et parfumées par les braises de bois odorant et les croquent, puis attaquent la chair, le filet, le gigot, l'épaule. On emploie alors quelquefois le couteau, et les hommes galants viennent en aide aux dames. Mais on ne découpe pas, on dépèce, on arrache, on s'en nourrit en sauvages. Et c'est bon, très bon, excellent, excitant si fort l'appétit, la gaieté, la bonne humeur, qu'à sept personnes, dont deux dames, nous en avons mangé un tout entier.
    […]    Puis c'est le tour du couscous, quelquefois bon et souvent détestable. […]    Quand le couscous est fait avec du bon beurre et de bons légumes, il semble parfois excellent, et il contient des qualités nutritives tout à fait exceptionnelles, mais les beurres arabes le rendent presque toujours répugnant.
    Pour le manger on fait un trou dans la pâte élevée en dôme au milieu d'une espèce de grande jatte de bois, vaste et pas très profonde. Par ce trou, on verse en abondance la sauce qui se répand dans le fond. Cette sauce est un bouillon de viandes et de légumes pimenté fortement. Chaque convive alors avec sa cuiller fouille dans le plat devant lui, jusqu'à ce liquide, et il le mélange dans son assiette avec la farine sèche restée par-dessus.
    Pendant que nous nous livrions à ces usages compliqués et barbares, les détonations continuaient autour de nous. La tête des chevaux, mal arrêtés, arrivait parfois jusqu'à la tente et la fumée de la fusillade y flottait d'une entrée à l'autre, comme celle d'un train dans un tunnel.
    Sur nos têtes, au-dessus de cette toile, le soleil tombait en pluie de feu, et je sentais sur mes épaules et sur ma nuque cette température d'étuve sèche qui caractérise si fort les midis sahariens.
    Il n'y a pas un atome d'humidité dans l'air, pas une trace d'eau dans ce sol brûlé, pas un arbre et pas une herbe dans cet horizon tout nu, il n'y a rien que la tombée ininterrompue de lumière aveuglante et de chaleur dévoratrice que le soleil verse sur cette terre aimée par lui entre toutes, qu'il détruit et tue de sa caresse.
    La brûlure qui tombe de son globe sur certaines oasis, en été, vers deux heures, quand tous les Arabes sont cachés dans leurs cases de boue, n'est comparable à rien de ce qu'on peut imaginer, et on sent que ce bienfaiteur des régions fertiles, atteintes seulement de loin par ses rayons, n'est ici qu'une sorte de destructeur tout-puissant, le féroce pacha du ciel.

Texte2 :

 « Ce que j’aperçus d’abord, ce fut le labeur silencieux de la terre, les hommes qui la défrichaient, qui asséchaient les plaines marécageuses, qui semaient le blé, qui plantaient la vigne, qui bâtissaient...qui s’acharnaient à ce labeur souvent ingrat, en dépit des hiboux qui en prédisaient l’inutilité, malgré l’insouciance ou la malveillance de la Métropole, malgré les années de sécheresse et de mévente, où l’on était obligé de lâcher dans le ruisseau des flots de ce vin invendu qui avait tant coûté...

Véritable mêlée cosmopolite de mercenaires, de colons, de trafiquants de toute sorte, ce sont eux que j’aperçus d’abord quand je cherchais l’Algérie vivante, active, celle de l’avenir...

Cette ardente Afrique dont je courais les routes m’apportait comme un lointain pressentiment de la victoire. Je pensais déjà ce que je n’ai pas cessé de crier depuis: que la France, fatiguée par des siècles de civilisation, pouvait rajeunir au contact de cette apparente et vigoureuse barbarie».

* En vous basant sur l’esthétique algérianiste et exotique dites à quel courant appartient chacun des deux textes.

Mais pour Bertrand, ces hommes d’Algérie ne faisaient que renouer avec leurs racines latines

d’Afrique après avoir coupé celles qui les rattachaient à leurs pays européens d’origine. En 1903, il écrivait:« La véritable Afrique c’est nous les Latins, nous les civilisés... Mare nostrum: Qu’ellesoit notre mer à tout jamais! Défendons-la contre les Barbares, pour refaire l’unité de l’Empire».

En dehors de cet empire, tout n’est pour lui « qu’anarchie indigène». « Il faut maintenir l’Arc de

Triomphe »!

Ce patriotisme terrien et cette exaltation de la latinité retrouvée lui ont cependant fermé les yeux

sur les réalités profondes de l’Algérie.

Tout en affirmant qu’il n’est pas « l’ennemi des musulmans», il exclue totalement la composante

arabo-berbère de ce pays en création et ne cache pas sa préférence :« L’indigène m’étant antipathique en raison de son hostilité latente et de la barbarie arriérée où il croupissait, je me retournai vers ceux de ma race, vers les Latins d’Afrique».

A la dignité et à la fière allure des Arabes, évoquée par des Orientalistes comme Fromentin,

Bertrand oppose « l’uniforme linceul de chaux de l’Islam... qui n’a apporté que la misère, la guerre endémique, la barbarie... et a détruit l’œuvre des Carthaginois et des Romains».

Il reconnaît toutefois que « les vrais fils de la terre, les Berbères indigènes, ont résisté de leur mieux à l’envahisseur asiatique et oriental ».

Un autre extrait du Sang des races:

« A travers le Méditerranéen d’aujourd’hui, je reconnus le Latin de tous les temps. L’Afrique latine perçait, pour moi, le trompe l’œil du décor islamique moderne. Elle ressuscitait dans les nécropoles païennes et les catacombes chrétiennes, les ruines des colonies et des municipes dont Rome avait jalonné son sol... Et voici qu’elle s’offrait à mes yeux sous un nouvel aspect. L’Afrique des Arcs de triomphe et des basiliques, l’Afrique d’Apulée et de Saint Augustin surgissait devant moi. C’est la vraie.

L’Afrique du nord, pays sans unité ethnique, pays de passage et de migrations perpétuelles, est destinée par sa position géographique à subir l’influence ou l’autorité de l’Occident latin. Il a fallu

l’éclipse momentanée de Rome, ou de la latinité, pour que l’Orient byzantin, arabe ou turc, y

implantât sa domination. Dès que l’Orient faiblit, l’Afrique du nord retombe à son anarchie

congénitale, ou bien elle retourne à l’hégémonie latine, qui lui a valu des siècles de prospérité, une

prospérité qu’elle n’avait jamais connue avant, et qui, enfin, lui a donné pour la première fois un

semblant d’unité, une personnalité politique et intellectuelle ».